

## **Le livre et moi**

### **Rachida Akdaich**

Il y a quelques semaines, en fouillant dans d'anciens cartons cachés dans la maison parentale à Essaouira, j'ai redécouvert d'anciens livres qui m'appartenaient lorsque j'étais encore à l'école primaire. Parmi celles-ci se trouvaient quelques histoires de الخضرء المكتبة, des traductions en arabe de contes universels, notamment ceux des frères Grimm et de Hans Christian Andersen : Blanche-Neige, Hansel et Gretel, La Belle au bois dormant, pour n'en citer que quelques-uns.

J'y ai également trouvé d'autres contes provenant de المكتبة الحديثة للأطفال, écrits par un certain Mohamed Atiya Al-abrachi, un intellectuel égyptien de la Nahda. Il a étudié la littérature en Angleterre et a enseigné la langue arabe à son retour en Égypte. Taha Hussein l'a choisi pour faire partie du comité de traduction et de publication chargé de transposer la littérature occidentale en arabe.

J'ai acquis ces contes de différentes manières. Certains, m'a dit ma mère, je les avais achetés moi-même. D'autres m'ont été offerts par mes enseignants à l'école en reconnaissance de mes efforts.

Mon intérêt pour la lecture s'est donc éveillé à l'école primaire, mais il s'est rapidement atténué au collège. C'est à partir de cette période que je commence à voir l'éducation comme moyen d'obtenir de bonnes notes afin de pouvoir par la suite poursuivre des études supérieures de qualité qui s'achèveront par un emploi bien rémunéré et stable.

Je prenais mon avenir au sérieux et je travaillais dur pour le construire sur des bases solides. Je me concentrais particulièrement sur les matières scientifiques, car mes enseignants estimaient que la littérature n'était pas essentielle, sauf si je voulais devenir professeur de littérature.

Au collège et après au lycée, j'ai découvert plusieurs romans qui font partie du curriculum, et que tout marocain de ma génération connaît : La planète des singes, Antigone, Il était une fois un vieux couple heureux, La boîte à merveilles, Candide.... Je ne garde aucun souvenir de ces livres, dont on lisait seulement quelques extraits pour décortiquer les figures de style et d'autres éléments liés au cours. J'ai relu Candide à l'âge de 26 ans avec le sentiment de le découvrir pour la première fois.

Après avoir obtenu mon bac en physique-chimie avec mention très bien, j'ai voulu poursuivre des études en biologie à l'Institut Agronomique et Vétérinaire de Rabat, mais je n'ai pas été acceptée au concours. J'ai envisagé la médecine comme plan B, mais je n'ai pas réussi le concours écrit. Finalement, j'ai atterri à l'ENCG après avoir réussi les épreuves écrite et orale.

À ce stade, les contes de Mohamed Atiya Al-abrachi étaient loin derrière moi. Ce n'est que quatre ans plus tard que j'ai découvert le Connect Institute.

\*\*\*\*\*

Les premières lectures pour un adulte non-lecteur jouent le rôle de premières impressions. Elles ont tendance à avoir un impact plus fort et peuvent être difficiles à changer, car elles s'ancrent souvent dans notre mémoire à long terme. C'est pour cela qu'il faut bien choisir ses premiers livres. Or, quand on n'est pas lecteur, on n'a aucun moyen de naviguer le nombre titanesque d'ouvrages qui existent déjà. Et c'est là où Connect Institute est intervenu.

Le premier livre qui m'a été recommandé est *Beyond the Veil* de Fatéma Mernissi. Taha Balafrej, le fondateur de Connect Institute, m'en a parlé lors d'une séance d'évaluation pendant ma participation au programme Empowering Moroccan Youth (EMY). Ses paroles ont éveillé ma curiosité, me poussant à chercher le livre. Cette première lecture a profondément influencé mes pensées et je me suis rendue compte du pouvoir agitateur du livre et d'une certaine injustice : celle d'avoir passé des années à l'école, puis au collège, au lycée et sur les bancs de l'université sans jamais avoir entendu parler de Mernissi. J'aurais sûrement évolué d'une façon très différente si j'avais lu son œuvre plus tôt.

C'est donc à Connect Institute et avec Fatéma Mernissi que renaquit mon intérêt pour le livre, et tout un processus d'apprentissage que je continue à mener jusqu'à aujourd'hui.

\*\*\*\*\*

Après Mernissi, mes premières incursions dans la lecture se sont principalement déroulées en français et anglais avec des textes littéraires. Je voulais à la fois construire l'habitude de lire et améliorer mon niveau dans les deux langues. J'avais très peu de connaissances en littérature. Sans réels repères, je choisissais mes lectures au feeling, cherchant toujours la qualité. Le nombre était aussi très important pour moi. Il fallait que je lise beaucoup de pages, peu importe comment. Mon objectif était de me rattraper rapidement.

Malgré ma capacité à comprendre le français et l'anglais, parlé et écrit, la littérature restait un territoire étranger. Je me rappelle cette sensation de distance entre les mots et moi. Je les comprenais, mais pas suffisamment. Mon niveau de compréhension ne me permettait pas de m'immerger dans les récits que je lisais. Je restais en surface, consciente de cette limite. C'est comme si les pages étaient enduites d'une matière qui les rendait étanches. Compréhensibles, mais imperméables.

Cette frustration était difficile à surmonter. J'étais souvent tentée de laisser tomber. Malgré ma bonne volonté, les livres semblaient me repousser. J'essayais de pénétrer leur univers, mais ils me gardaient à l'écart.

Je me souviens avoir essayé de lire *Les Démons* en 2017, un pavé de 800 pages. J'ai lutté contre ce sentiment de rejet pendant des heures, des jours, mais j'ai fini par l'abandonner vers la page 680. Le premier tome de *À la recherche du temps perdu* m'a offert une expérience similaire. Les phrases de Proust paraissaient interminables, son style trop lourd. Des pages entières dédiées à la description d'un objet ou d'un rideau. Comment pouvait-on trouver du plaisir à cela ? Même déception avec *Cent ans de solitude*. J'ai réussi à le terminer, mais le sentiment de frustration persistait. Les Buendia aux prénoms récurrents, les drames familiaux... tout semblait se dissoudre. J'ai essayé d'autres classiques, mais le résultat était souvent le même.

Lire était un défi, mais interrompre une lecture était encore plus difficile. C'était réservé, à mes yeux, aux grands lecteurs, à ceux qui avaient lu suffisamment pour choisir. Mais je n'en étais pas une. Je ne pouvais pas me permettre de ne pas aimer, de m'ennuyer, d'abandonner. Je me forçais donc à tout lire, de la première à la dernière page. Souvent avec succès, mais parfois avec échec.

Des moments de doute, j'en ai vécu beaucoup, principalement en raison du manque de modèles. Combien de lecteurs semblables ai-je rencontrés ? Aucun. Tous les intervenants, visiteurs et conférenciers que j'ai croisés à Connect Institute, censés être source d'inspiration, étaient tous des lecteurs organiques. Ils m'ont certes prodigué de précieuses recommandations de lecture, mais ils n'avaient pas suivi le même parcours, à la fois de découverte et de rattrapage, que le mien.

J'étais convaincue que mes tribulations littéraires ne dureraient pas indéfiniment, mais je n'avais aucune idée du moment où mes efforts porteraient leurs fruits. Dans un an ? Dans dix ans ? Jamais ? Est-ce que mes yeux finiraient un jour par s'illuminer en discutant d'un livre ?

Cette période de lutte littéraire a été difficile. Je ne sais pas si j'ai retenu quelque chose de ces premières lectures. Mais ce dont je suis sûre, c'est qu'elles m'ont permis de développer une compétence précieuse : celle de la patience, pour lire ce que je ne comprenais pas encore.

\*\*\*\*\*